



# **RÉCITS D'ORADOUR**

**UN FILM DE JÉRÔME AMIMER**

**DOSSIER DE PRESSE**

3 rue des Frères Dalloz 87000 Limoges  
07 68 300 303 - [contactleitmotivprod@gmail.com](mailto:contactleitmotivprod@gmail.com)

## Présentation

La destruction du village d'Oradour-sur-Glane et l'extermination de sa population par l'armée allemande élèvent dès 1944 Oradour au rang « d'archétype des massacres de populations civiles ». Le 28 novembre 1944, le Gouvernement provisoire décide de classer et de conserver les ruines, ce qui attire la reconnaissance nationale sur Oradour. Ces mesures érigent le village martyr en symbole d'une France blessée par l'occupation allemande. Lors de sa visite en mars 1945, Le Général de Gaulle rappelle « qu'un lieu comme celui-là reste une chose commune à tous, une chose où tout le monde reconnaît le malheur commun, la volonté commune et l'espérance commune ».

Pour les habitants d'ici, la visite du village martyr est presque un passage obligé. La première fois je devais avoir huit ans. J'ai marché lentement au milieu des maisons en partie effondrées, dans le silence imposé, m'arrêtant parfois devant l'une d'entre elles, le regard attiré par un objet domestique. Je ne me souviens pas avoir ressenti une émotion particulière, juste de l'étonnement d'être au milieu de quelque chose qui me dépassait et que je ne comprenais pas.

Des années plus tard j'ai commencé à faire des films sur la mémoire des villages brûlés de Russie pour rendre un hommage à ma grand-mère russe qui avait vu l'armée allemande brûler son village sous ses yeux, impuissante avant d'être déplacée dans un camp de prisonnier, de rencontrer mon grand-père, paysan limousin et de le suivre jusqu'ici pour y vivre et y mourir dans un village comme Oradour.

Je suis revenu régulièrement à Oradour pour des raisons professionnelles et parfois juste pour visiter une nouvelle fois le village détruit. Ma première visite remonte déjà à plus de quarante ans et j'ai pu déjà remarquer les transformations que les travaux de consolidation, le temps, l'effet de la pluie et du vent avaient produit sur certaines parties du village où parfois des murs s'étaient affaissés ou comme certaines traces avaient disparu.

Les témoins, les historiens, les documentaristes, les journalistes ont produit les discours nécessaires à la compréhension de ce drame. Et pourtant il me manque encore un récit de ces ruines silencieuses qui depuis 1944 demeurent une énigme.

C'est précisément pour ne pas rester limité à la force émotionnelle des ruines que fut créé le Centre de la mémoire en 1999 alors que les survivants du massacre en charge des visites ne pouvaient plus les assurer ou hélas disparaissaient. On parle du reste de visiteurs et jamais de touristes même si l'été venu des flots ininterrompus de personnes affluent dans un parc verdoyant de 16 hectares s'arrêtant devant l'épave de la Peugeot 202 du docteur Desourteaux sans savoir que ce n'est plus depuis longtemps le dernier véhicule à être entré dans le village mais un autre dont la carcasse a été prélevée ailleurs dans les ruines par les sauveteurs.

Ils sont ainsi entre 250 000 et 300 000 par an dans l'obligation de traverser le Centre de la Mémoire d'Oradour dont l'entrée est payante ce qui ne plaît pas à tout le monde. Une exposition de photographies légendées, un film documentaire, un guide leur donnent le contexte historique du massacre avant de pouvoir accéder à celui qu'on nomme officiellement le « village martyr ».

La visite s'achève par une série de photographies et de commentaires d'autres villages détruits : Maillié en Indre-et-Loire où un nouveau village a été construit à la place de l'ancien, Khatyn où des centaines de petits murets symbolisent les maisons détruites des quelques 9 200 villages incendiés de Biélorussie. Alors qu'à Lidice en République tchèque ce sont des près fleuris qui sont donnés à voir aux visiteurs. Toutes ces représentations de lieux de mémoire sont des créations à la différence d'Oradour.

Oradour ne peut pas mourir mais la conservation du village en l'état implique sa transformation lente au risque d'effacer un jour la trace du drame lui-même.

Ayant accumulé des livres, des films, des reportages, des articles, des témoignages des derniers survivants, des expositions, des photographies, des lettres, des cartes postales qui tous traitent d'Oradour pourquoi y revenir une nouvelle fois ? Que suis-je venu y chercher que je n'ai pas déjà trouvé?

Ce lieu représente pour moi une partie d'une mémoire potentielle, d'une autobiographie probable. Ma grand-mère a vu son village Gdov en Russie brûler sous ses yeux par les nazis. Ce n'était à Oradour et pourtant je ne peux m'empêcher de penser à elle quand je viens ici.

Ce que je suis venu chercher ici c'est l'humanité désintégrée, un traumatisme indépassable que j'ai en partage avec les enfants des victimes d'Oradour. C'est un fantôme, une ombre, une trace

commune qu'Oradour porte en elle-même. De sorte que ces ruines aujourd'hui ne symbolisent plus une perte mais un comble de l'absence. Je vois ses ruines comme un espace de confrontation entre mon paysage intérieur et le monde extérieur, entre l'intime invisible et le collectif, entre le silence et le bruit.

C'est en cela que ses ruines me touchent, m'intriguent, m'obsèdent, comme si la quête de mon identité passait par ce lieu de mémoire, ce lieu de destruction, de déshumanisation.

Ce qui chez moi résonne avec mes origines russes, avec la guerre, avec le feu, avec la disparition de ma grand-mère qui ne revit jamais son pays natal, qui ne revit jamais son village.

Quelque part je suis étranger à quelque chose de moi-même, différent des miens.

Leur espoir, leur culture, leur mémoire ne m'ont pas été transmis. Je n'ai pas le sentiment d'avoir oublié mais celui de n'avoir jamais pu apprendre.

Aucun signe d'appartenance, rien qui me relie à ces origines lointaines si ce n'est la destruction du village de ma grand-mère qui a entraîné son exil en Allemagne puis en France, son impossible retour en Russie foyer d'une mélancolie silencieuse, unique héritage qu'elle m'a laissé sans le savoir, sans le vouloir et que je porte malgré moi, qui vit en moi et qui me rend tout le reste secondaire, accessoire, futile, dérisoire.

Oradour n'est pas un lieu réservé aux survivants et aux enfants des victimes, il est devenu une sorte de nécropole auprès de laquelle tous ceux qui dénoncent la barbarie se retrouvent.

Oradour n'est plus seulement le lieu de son supplice mais un symbole de tous les autres. Il est comme d'autres le lieu de cette destruction, il permet de voir le monde après l'humanité mais aussi d'entrevoir celui d'une fraternité retrouvée, d'un espoir possible pour demain.